

*Dominique Vérin*

**Introduction à la soirée Librairie sur le livre de Pierre Bergounioux,  
*Une chambre en Hollande*<sup>1</sup>**

À l'occasion de cette soirée Librairie de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, j'ai invité Pierre Bergounioux pour son livre paru en 2009 *Une chambre en Hollande* aux éditions Verdier.

Quand j'ai refermé la dernière page d'*Une chambre en Hollande*, à la première lecture, j'ai été prise d'un grand rire.

Rire de la surprise, de la joie, joie de la découverte, rire de l'oubli de moi-même après un périple aussi immense qu'étonnant pour un livre si court, joie de la rencontre d'une belle écriture, très singulière : le plaisir de la langue.

Depuis ma classe de terminale, les *Méditations métaphysiques* de Descartes sont restées sur une étagère sans que je les ouvre vraiment. Et voilà ! Au lieu d'une chambre en ville, voilà une chambre en Hollande et la disparité de taille entre la ville et le pays donne déjà le ton de ce petit ouvrage. Petit ouvrage entre l'essai, le roman, la biographie et le livre historique. Il n'est pas si facile à lire, a du mal à souffrir la moindre interruption sinon le fil du sens est perdu.

Descartes n'apparaît pas immédiatement : son entrée est minutieusement préparée par un début d'une dizaine de pages : synthèse extraordinaire, épurée, de l'histoire de France au sein de l'histoire du monde occidental, dévoilement des mécanismes, des machineries à l'œuvre pour le pouvoir, la puissance de certains.

L'explication nous semble évidente tellement elle est limpide et simple.

On sait bien ce que le nom de Descartes et l'adjectif cartésien, signifient en France : une sorte de quintessence du caractère français. Descartes apparaît dans ce monde-là, dans l'histoire du monde, sous le nom inattendu pour nous « d'étranger ». Ce décalage dans la présentation de l'homme est un trait du style de Pierre Bergounioux. De même, le « rejeton

---

<sup>1</sup> Librairie de l'EpSF du 12 avril 2013 à Paris.

de la gens Iulia dévoré d'ambition<sup>2</sup> » n'est autre que César, ainsi ramené, après-coup, à son simple statut d'homme ni plus, ni moins, voire plutôt moins. Cet effet calculé de surprise porte aussi la critique ouverte du puissant, manipulateur d'hommes.

Il y a sans cesse un va-et-vient entre des périodes historiques anciennes et contemporaines, des rapprochements fulgurants non dénués d'humour.

Pendant que Pompée guerroye en Espagne, Crassus contre les Parthes, vers la Perse, où il périra, César obtient le proconsulat de la Gaule cisalpine et de la Narbonnaise. C'est alors, en 58, que débute la période agitée qui prendra fin, deux mille ans plus tard, à la libération de Paris<sup>3</sup>.

Comment ne pas entendre le rebond avec 1958 et De Gaulle !

J'ai aimé les détails qui donnent une vision de l'histoire non abstraite. Ainsi Descartes qui se déplace beaucoup pour guerroyer, préfère cependant rester couché pour penser. Les hommes sans terre, le commun des mortels s'en tire comme il peut, avec la guerre, lui aussi :

Des monarques en titre recrutent des mercenaires venus de partout pour asseoir ou accroître leurs possessions et le monde est plein d'hommes sans terre, de gueux qui vont louer leurs bras au plus offrant. Grimmelhausen a décrit leurs brigandages dans *Simplicius*. Jacques Callot les a gravés à l'eau-forte. L'excédent démographique chronique de l'économie d'Ancien Régime, jette sur les chemins les pauvres qui feront des soldats. Un sous-prolétariat rural sans foi ni loi, jargonnant toutes les langues, est incorporé dans des troupes régulières, comme les compagnies suisses louées au pape ou au roi de France. Mais il circule aussi, par bandes instables, déguenillées, confluant, rapière au côté, le mousquet sur l'épaule, vers les zones disputées<sup>4</sup>.

Un fil se déroule entre Shakespeare, Cervantes et Descartes qui porte à la conscience, ainsi que Bergounioux le dit, « le drame collectif qui est le nôtre, le vertige de notre humanité<sup>5</sup> ».

La quête de la vérité, nous y sommes tous remis par ce glissement du « lui » au « nous ».

Descartes, dans la vingt-deuxième année de son âge, est en quête de quelque chose, d'une certitude. Or, celle-ci qui le fuit, implique obscurément la personne entière de qui aspire à s'en saisir, retentit, par

---

<sup>2</sup> Pierre Bergounioux, *Une chambre en Hollande*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2009, p.8.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 48.

anticipation, sur la conduite de sa vie. Elle l'a d'emblée enlevé aux siens, à sa patrie, aux facilités, aux dangers aussi, qu'ils offrent lorsqu'on a conçu pareil dessein. Ils le confinaient dans les habitudes d'être et d'agir, de penser qui lui sont familières et l'empêchent d'obtenir la vérité qui lui est nécessaire. Ce n'est pas tout. Nos proches, nos compatriotes ne sont pas seuls à nous tenir un langage enveloppant, captieux, aliénant. Les choses aussi nous parlent, les premières, surtout, dont notre âme a comme reçu l'empreinte en creux, les villages dans les vallons, les bosquets, les tendres rives de la Creuse<sup>6</sup>.

Dans le foisonnement des idées brassées dans ce court texte, Descartes est bien vivant et bien humain. Pas l'être désincarné d'un cours ennuyeux et formel de philosophie comme il y en a tant.

C'était l'occasion de reprendre le cogito et ce que Lacan en disait. Ce dont s'est chargé Christian Fierens.

---

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 31 et 32.